

Brîndușa Grigoriu

Actes d'émotion, pactes d'initiation : le spectre des fabliaux



EDITURA UNIVERSITARIA
Craiova, 2015

SOMMAIRE

Préface	9
Avant-propos	13
Introduction	17
Transports	17
Actes et pactes de lecture	19
Les fabliaux comme émotions	25
I. Jeux de <i>jangle</i> et d'initiation	43
Prélude à la fiancée	45
Initiation et fécondation : <i>De la pucelle qui vouloit voler</i>	46
Toucher ou <i>emparer</i> : <i>De la damoisele qui ne pooit</i>	71
II. Faux pas : initiation et transgression	121
Prélude à l'errance	123
L'éducation sentimentale et / ou libidinale : Jean, <i>Auberee</i>	124
Leçons d'évasion : <i>De la sorisete des estopes</i>	152
III. Initiation et confrontation	175
Prélude à la violence	177
Du réveilleur recouché et <i>De la damoisele qui sonnoit</i>	178
Pris ou prise : Rutebeuf, <i>Frere Denise</i>	209
Moisson d'émotions	243
<i>(en guise de conclusion)</i>	
Bibliographie	247

Au XIII^e siècle, dans les fabliaux, les hommes savent jouer. Il leur suffit de trouver des compagnes – à peine nubiles – qui poussent la comédie assez loin pour puiser un enseignement dans les émois de leurs corps... Élève et maître, oiseau et (ré)créateur, poulain et fontaine, tous les rôles sont bons quand un jeune passant décide de s'attarder avec une jeune fille du coin.

Le jeu consiste, ni plus ni moins, à explorer l'animalité de l'autre, et à lui trouver, en soi, pâture et complément de vie.

Le lecteur moderne peut bien sourciller devant le sans-gêne d'un damoiseau qui taille ses allégories à même la chair d'une pucelle. D'autant que ce damoiseau est, en général, assez expérimenté pour aller droit au but, dès que le langage des corps s'y accorde. Il y a abus, dirait-on aujourd'hui. Abus de poésie ?

De temps en temps, l'histoire acquiert des accents pédophiles, même si l'initiateur n'est pas toujours mûr, lui non plus ; apprécier la virginité, c'est essentiellement, dans le langage de l'époque, préférer le bouton de rose à toutes les éclosions courtoises, éviter l'adultère et donner libre cours aux pulsions sans pour autant exclure le mariage d'amour ou de raison...

Essentiellement, ces histoires demandent un grain de sel – et d'humour. Le consentement d'une mineure peut conduire à l'autel aussi bien qu'au bordel. D'autre part, le penchant initiatique d'un homme, trop souvent exercé, peut conduire, lui aussi, au statut de *fouteur a gages*, aussi bien qu'à la résignation au mariage. Quant au chemin du milieu, il reste ouvert à toutes les motions et émotions...

Au-delà de la téléologie sociale, l'initiation est d'abord une histoire de *jangle* : un jeu de dévoilement, de création, à deux, d'un univers amoral et expérimental, où la liberté s'allie à la curiosité, où l'homme trouve des réponses à cette question qu'est la femme, insatiablement...

Le plaisir de se livrer à une quête qui conduise à l'autre représente le déclic émotionnel fondamental dans la construction de soi. Malgré l'apparente désinvolture de cette œuvre commune, le jeu a des règles aussi, et ces règles s'articulent le plus harmonieusement au niveau du langage. Que le lien soit passager ou durable, il passe chaque fois par la communication affective, qui demande un sens de la concertation, de l'empathie, de la syntonie suffisamment aigu pour faire aboutir la double exploration.

Cheminer, sexuellement ; quêter, émotionnellement ; découvrir, humainement : telles sont les voies qui s'ouvrent dans ces fabliaux où l'homme est un metteur en scène, mais aussi un acteur prêt à jouer le scénario féminin, pour l'amour du désir – comme moteur du devenir.

Initiation et fécondation : *De la pucele qui voloît voler*¹⁶¹

Avec le fabliau de la demoiselle aérienne, la question de la nature et de la sur-nature se pose d'une façon à la fois comique et philosophique. « Chassez le naturel, il revient au galop ! », suggère le conteur, à travers une histoire crue et pittoresque, où l'aspiration humaine à l'élévation est contrecarrée par un enracinement dans le terre-à-terre de la sexualité¹⁶².

Trois manuscrits du XIII^e siècle conservent cette réplique féminine et française au mythe d'Icare : Berne, Burgerbibliothek, 354 ; Paris, Bibliothèque Nationale de France, français 1593 ; Paris, Bibliothèque Nationale de France, français 25545¹⁶³. En dehors de quelques variantes parlantes, ils transmettent, en grandes lignes, une même « fable » où le désir de hauteurs devient un désir hautement charnel.

Tout part d'une manifestation d'altérité altièrè – la présence d'une demoiselle qui nourrit, selon toute apparence, une indifférence hautaine aux affaires du cœur et du sexe, aussi bien qu'un intérêt obsédant pour le vol. Elle rêve de vaincre elle-même la pesanteur et de s'élever vers le ciel, sans le moindre appareil ou équipement, et en parle volontiers à quiconque veut l'entendre, homme ou femme. L'étonnement n'est pas la seule réaction qu'elle suscite – il existe un homme assez intelligent (et cultivé) pour lui donner la clé d'une traduction physique de cette aspiration métaphysique : la réussite d'un tel acte ne saurait être complète que sur terre, grâce aux mathématiques (plutôt descendantes) de la procréation et de l'enracinement social.

En langage moderne, la traduction serait intelligible aussi : pour un humain, la seule façon de voler est de s'envoyer en l'air. Avec la bonne personne, ajouterait le conteur, soucieux de marier¹⁶⁴ autant que de fustiger¹⁶⁵ ses personnages...

¹⁶¹ Nos analyses s'appuient essentiellement sur l'édition Montaiglon-Raynaud, tout en se rapportant, pour une version légèrement différente, à l'édition Noomen-Boogaard. Ces deux repères sont utiles et complémentaires.

¹⁶² Il s'agit, essentiellement, d'un plaisir que les deux protagonistes savourent lors de leur jeu initiatique ; voir Mary Jane Stearns Schenck, *The Fabliaux. Tales of Wit and Deception*, op. cit., p. 94. L'auteure renvoie à l'étude de Germaine Depster, *Dramatic Irony in Chaucer*, Stanford, Californie, Stanford University Press, 1932.

¹⁶³ Ce dernier manuscrit semble être légèrement plus tardif ; Michel Zink le date du début du XIV^e siècle : Rutebeuf, *Œuvres complètes*. Texte établi, traduit, annoté et présenté avec variantes par Michel Zink, Paris, Bords (Classiques Garnier), t. 1, 1989, p. 38.

¹⁶⁴ Le manuscrit de base de l'édition Montaiglon-Raynaud – Paris, Bibliothèque Nationale de France, français 1593 – donne une fin heureuse à l'histoire, en mariant les personnages ; le remède à la « desmesure » y est pris sans amertume : « l'aventure fu bele » à la femme comme à l'homme.

¹⁶⁵ Les deux autres manuscrits cinglent l'orgueil en abandonnant l'héroïne à une grossesse solitaire, marginale, punitive / éducative. C'est sur le manuscrit Berne, Burgerbibliothek, 354 que porte le choix de l'édition Noomen-Boogaard.

Idiomes de l'émotion : du vol au viol

À toute époque, il y a des émotions qui ont mauvaise presse, et que l'on perçoit comme des menaces à désamorcer... pour que l'émotionologie dominante reste debout. Les « attitudes et standards qu'une société [...] maintient envers les émotions de base et leur expression appropriée » (pour reprendre à notre compte la définition de l'émotionologie)¹⁶⁶ sont d'autant plus rassurantes qu'elles rassemblent toutes les valeurs terrestres en jeu : le monde du fabliau reconnaît le prix du mariage, de la famille, de la maisonnée et de toutes les hiérarches émotionnelles stables qui s'appuient sur ces « bases ».

Lorsqu'une demoiselle décide de jouer à Dédale, et de prendre au sérieux son rêve de voler, une véritable anti-émotionologie se met en place. L'aspiration à changer de milieu relève d'une valorisation de la différence, de l'exotisme et de l'évasionisme¹⁶⁷ à orientation transcendante. Ce qui contrarie, c'est le fait qu'elle désinvestit les valeurs matérielles au profit d'un élan ascensionnel qui va contre les lois naturelles, en particulier gravitationnelles.

Le narrateur cultive une vision disjonctive : d'une part, il y a les terriens, de l'autre, cette aérienne incomprise, qui n'épouse pas les normes émotionnelles de son milieu. Ainsi, au lieu de se laisser attirer par la terre et la chair, au lieu de souhaiter un ancrage qui lui confère plus de poids sociétal, en se mariant, par exemple, avec un homme respectable, cette vierge préfère cultiver l'idéal d'atteindre à l'impondérabilité et de se naturaliser dans le monde céleste. Le ciel n'est pas un simple point d'arrivée ; elle désire le pénétrer, le traverser, le circonscrire à son vol : elle « voloît voler / Volentiers *par mi* l'air lasus »¹⁶⁸.

Une telle créature fait éclater le scandale dans le paysage humain d'un fabliau ; aussi se voit-elle aussitôt entourer d'une muraille émotionnelle insurmontable, qui prend la forme de la stupéfaction – « mout des gens [...] mout fort *s'en esbahirent* »¹⁶⁹. Déjà distincte par sa beauté, elle n'a pas besoin de se faire remarquer par une particularité aussi peu pertinente aux yeux de ses proches. Une belle prête à se dérober au circuit de la procréation, pour recréer son être de

¹⁶⁶ Voir Peter N. Stearns et Carol Z. Stearns, « Emotionology : Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards », art. cit., p. 813.

¹⁶⁷ Voir Mary Jane Stearns Schenck, *The Fabliaux : Tales of Wit and Deception*, Amsterdam et Philadelphia, Benjamins (Purdue University Monographs in Romance Languages, 24), 1987, p. 2 : « *The purpose of the stories is quite clearly stated : they are a literature of escapism which helps to dissipate grief and unhappiness* ».

¹⁶⁸ *De la pucelle qui voloît voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1872, v. 10-11, p. 208, nos italiques.

¹⁶⁹ *Ibid.*, v. 13-14, p. 209. L'édition Noomen-Boogaard reprend le texte du manuscrit Berne, Burgerbibliothek, 354 : « A mervelles s'en esbahirent », *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, Assen et Maastricht, Van Gorcum, 1991, v. 12, p. 168.

créature, exhibe un art de vivre qui rompt avec l'émotionologie chrétienne et s'oriente vers les marges les plus obscures de la mythologie antique. « Aussi comme *fist* Dedalus »¹⁷⁰, note ironiquement le conteur, comme pour suggérer que la demoiselle prend le mythe à la lettre, et embrasse le credo du dépassement en soi, sans s'interroger sur la possibilité de la survie.

De fait, le modèle livresque que l'héroïne invoque pour motiver son système de repérage¹⁷¹ – probablement représenté par les *Métamorphoses* d'Ovide¹⁷² – est curieusement choisi : outre un architecte de génie, Dédale est le père d'un certain Icare, symbole de la chute de haut. L'étrangeté de ce rapprochement est flagrante – notre *pucele* n'est guère mère, et n'a aucune aptitude technique. En plus, le vol, chez ces devanciers célèbres, était vu comme un pis-aller, comme un moyen extrême d'évasion du labyrinthe. La trame mythique proprement dédalique ne se tissait pas autour de la notion d'idéal ; il s'agissait de surmonter le plus grand obstacle humain jamais créé, le plus énigmatique et le plus meurtrier. Or, c'était au créateur de cet obstacle lui-même d'inventer une issue, qui ne pouvait être que verticale... et bouchée, finalement, d'une mort sur mesure.

L'*esbahissement* général est donc une émotion pertinente : de quel labyrinthe la vierge veut-elle s'évader ?

Nous sommes au XIII^e siècle, époque où « la maison de Dédale » est devenue, dans le contexte des écrits de saint Bonaventure, par exemple, une métaphore renvoyant aux sciences spéculatives par opposition aux Saintes Écritures, et au risque d'enfermement et d'aveuglement que comportent en général les croyances profanes par rapport au savoir-sentir chrétien¹⁷³.

Nul enfermement scientiste dans le cas de notre héroïne ; le lecteur remarque, au contraire, la grande liberté dont la *damoisele* dispose : elle se meut nonchalamment dans un monde où aucune instance sociale ne vient la censurer, où elle a une chambre et un lit à sa disposition, qu'elle peut occuper avec qui elle veut, aussi longuement et intimement qu'elle le souhaite. Par ailleurs, le désir de voler ne suscite aucun travail de laboratoire ; l'alcôve ne devient guère un atelier aéronautique.

¹⁷⁰ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, tome IV, éd. cit., v. 12, p. 208. Dédale manque de l'édition Noomen-Boogaard, qui suit le manuscrit de Berne sur ce point aussi, en supprimant donc toute comparaison qui puisse encadrer biologiquement ou culturellement l'acte de voler, comme les deux autres manuscrits.

¹⁷¹ « C'est donc une jeune fille qui a trop lu de romans antiques, et qui en a gardé la tête un peu dérangée », Per Nykrog, *Les Fabliaux...*, op. cit., p. 78.

¹⁷² En effet, « les *Métamorphoses* jouissaient d'une popularité incontestable [...] encore au XIII^e siècle, époque à laquelle les allusions à l'œuvre d'Ovide dans le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris et Jean de Meun ne manquent pas », Sarah-Jane Murray, « Du désespoir à l'espoir : le dépassement de la tragédie dans l'*Ovide moralisé* », *Ovide métamorphosé. Les lecteurs médiévaux d'Ovide*, éd. Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 182.

¹⁷³ Voir Christian Trottmann, *Théologie et noétique au XIII^e siècle : à la recherche d'un statut*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1999, p. 87.

En outre, quand la jeune femme est demandée en mariage, elle se sent libre de refuser, sans la moindre pression d'une autorité tutélaire. Le narrateur se plaît à noter tous les prétendants rejetés, ou du moins tous les moules sociaux où ils se coulent : « riches clers », « escuiers », « bourgeois », « chevaliers »¹⁷⁴, ces êtres sans face n'arrivent à susciter aucun émoi chez la belle désirée. Elle est donc assez aisée pour se permettre d'éviter l'opportunisme pécuniaire, assez noble pour ne pas chercher une alliance chevaleresque, assez cultivée pour éviter les charmes purement rhétoriques d'un clerc. Apparemment invulnérable, elle a, toutefois, un point faible, des plus originaux : l'arrivisme céleste.

C'est précisément la gratuité superbe de cet élan (esthétique : le *bellissime* d'une belle) qui sidère les adeptes du pragmatisme, incapables de la comprendre ou de l'excuser. Aucune empathie avec elle n'est possible, même si le ciel – paradis, purgatoire – est une destination assez familière à tout fidèle, quelque tièdement qu'il verse dans sa croyance. Personne, dans son entourage, ne peut accepter la possibilité de cette altérité radicale, les « neurones miroirs »¹⁷⁵ des semblables ne captent rien chez la demoiselle : son ivresse des hauteurs, angélique, virgine, fusante, ne révèle aucun potentiel mimétique.

Le conteur lui-même souligne cette rupture de communication qui fait que chacun parle son latin sans aboutir au dialogue ; quand les prétendants demandent à la demoiselle sa main, en lui accordant *le los* de beauté¹⁷⁶, ils s'attendent au moins à la flatter ou à lui faire plaisir, mais leur émotif tombe complètement à plat. De son côté, la demoiselle fait sourde oreille (et sourd cœur) à tous ces hommes, mais tâche de partager avec eux son rêve de *lasus*, dont elle n'a pas honte, et dont elle fait son unique sujet de conversation, comme s'il s'agissait d'un élément cohésif infaillible, censé créer un accord intersexuel immédiat sous le signe de Dédale. Personne n'écoute réellement l'autre, parce que personne n'accepte de parler l'idiome émotionnel de l'autre : si labyrinthe il y a, c'est au sein du langage affectif qu'il se déploie, au gré de toutes ces paroles qui emmurent l'être.

Une exception, cependant, se prépare : un *clers* intrépide veut bien occuper la place, vacante et fascinante, de Dédale. Il accepte les termes de la métaphore et y adhère, de façon intuitive et pragmatique. Comme le héros de l'Antiquité, il entend faire jouer l'atout technique : le vol ne peut réussir que s'il se prépare ici-bas – il n'est pas une grâce donnée de *lasus*.

¹⁷⁴ Les mêmes classes sociales sont évoquées dans l'édition Noomen-Boogaard, v. 5-6, p. 168. Significativement, les trois manuscrits sont très proches sur ce point.

¹⁷⁵ Sur les neurones miroirs et leur fonction esthétique et morale, voir, par exemple, les suggestions de Jean-Pierre Changeux, *Du vrai, du bon, du bien : une nouvelle approche neuronale*, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 138 et de Anne-Claude Berthoud, « Langage et morale entre nature et culture », *Morale et évolution biologique entre déterminisme et liberté*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2007, p. 216.

¹⁷⁶ Voir *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 4, p. 208.

Le modèle médiéval reprend humoristiquement le référent antique, en faisant de l'oiseau le seul modèle « fiable » de l'être volant. Le manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale va jusqu'à remplacer Dédale par « uns oisiaus ou plus »¹⁷⁷. Or, les attributs les plus saillants de l'oiseau sont le bec, la queue et les ailes, indispensables au vol. Un plaidoyer pour l'animalisation de la femme s'ensuit : pour vivre et bouger autrement, il faut devenir l'autre ; pour voler, il faut *se faire* oiseau, en se procurant les atouts et atours de l'autre espèce.

Deux manuscrits – Paris, Bibliothèque Nationale, français 25545 et Berne, Burgerbibliothek, 354 – mettent en scène une tentative théâtrale de métamorphose : mus par la métaphore, un « damoisiaus » ou plusieurs tentent de lui appliquer la recette aviaire, à force de « cire et de pennes d'oisiaus »¹⁷⁸. Ces ailes de circonstance sont attachées « as braz et as costez »¹⁷⁹, sans garantir le moindre succès.

Face à ces tentatives aussi touchantes qu'hilarantes, l'initiative du héros a quelque chose du génie architectural et descendant de Dédale. Sa démarche d'animalisation ne focalise plus les ailes, mais se concentre plutôt sur les extrémités oro-génitales, comme si le vol n'avait pas tant besoin de l'équilibre latéral, que de l'axe devant-derrière. Pour interpréter ce paradoxe apparent, il suffit de prêter attention à la communication émotionnelle qui se met en place entre les deux inconnus prêts à lier connaissance. En effet, la demoiselle se dit désireuse d'arriver « par mi lasus », ce qui implique des mouvements de montée et d'avancée dans l'espace céleste. Indiciblement, elle fantasme une pénétration – et, à cet effet, ce ne sont pas les ailes qui se révèlent le plus nécessaires.

Lorsque l'huis est clos, une amnésie prévisible frappe donc les protagonistes : bien qu'ils aient convenu de s'occuper de tous les ressorts du vol, ils s'accordent tacitement à omettre l'implantation des ailes, pour consacrer tous leurs efforts au bec et à la queue. Seul le manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale répare cet oubli, en faisant du prélude un véritable régal

¹⁷⁷ Voir les *Notes du quatrième volume*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., p. 325.

¹⁷⁸ Voir la leçon du manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale, cité *ibid.*, p. 326. Dans l'édition Noomen-Boogaard, le commentaire suivant accompagne cet ajout d'ailes : « sa conception du rôle du clerc est un peu différente : outre la queue [...] celui-ci construira un bec et, contrairement à la leçon de BE [B - manuscrit 354 de la Burgerbibliothek de Berne ; E - manuscrit français 1593 de la Bibliothèque Nationale], des ailes [...]. La structure du récit est affaiblie par l'addition de ce dernier détail : apparemment on oublie que la demoiselle est déjà pourvue d'ailes, fournies par un autre jeune homme. Par ailleurs, le remaniement n'est pas très réussi [...] », *Notes et éclaircissements*, dans *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., p. 337.

¹⁷⁹ Voir la leçon du manuscrit 354 de la Bibliothèque de Berne, « De la Pucelle qui voloît voler », *Notes du quatrième volume*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., p. 325.

haptonomique : « Et puis la courut accoler / Pour li faire plus tost voler ; / Et l'ambrassa estroitement / Et restraintgni faitissement [...] il dist les eles li cousoit »¹⁸⁰. Le vol est ici envisagé comme un apogée de la sensation, suscité par l'extrême resserrement du territoire féminin. Pour jaillir au-delà de ses contours, il faut être mis(s) à l'étroit, suggère le rédacteur de cette version, qui n'est pas uniquement attentif à la mécanique des corps – *accoler, embrasser, restraintre* – mais aussi à l'orchestration émotionnelle. En effet, l'homme n'est pas, dans cette version, un simple envahisseur de la terre interdite, prêt à la faire exploser ; le narrateur souligne opportunément : « Mout se pamme de plaire a li / Pour avoir le solas de li »¹⁸¹. Ainsi, il y aurait un travail émotionnel de la part de cet homme qui vise, plus que le vol, l'initiation de la vierge au *solas* ailé. Un certain altruisme, qui suppose l'éveil à l'autre, et la dépendance d'autrui pour son propre plaisir, inspire ce *damoiseau* qui semble entrer dans la « zone » – exceller dans son activité, au point que cela se poursuit comme par miracle, sans effort conscient¹⁸² – en s'oubliant dans le processus d'érotisation de la *pucele*. La peine qu'il se donne se sublime, et le but convenu, *pour li faire plus tost voler*, glisse du sens de l'urgence vers celui de la vivacité et de l'intensité – à partager. L'idée de ressourcer sa volupté à la volupté d'une femme inexpérimentée, qui vient de rejeter une foule d'hommes, est un vrai pari, sinon un acte de bravoure. Il court, avec optimisme, le risque d'affronter une cascade d'émotions négatives.

La tradition commune du fabliau recoud ici le fil narratif avec plus de vitesse que de tendresse ; les deux autres manuscrits déchirent les ailes (*eles*) au prélude et passent à des manœuvres plus conséquentes. L'alibi étant pris sans réserves – puisque la femme veut bien *croire* que le vol se prépare dans une chambre, entre terriens – le lit devient aussitôt l'arène d'un agencement-affrontement érotique.

Pour le lecteur moderne, l'assentiment de la pucelle ne correspond pas à ce oui qui ferait, pour nous autres modernes, la différence entre amour et viol ; d'autant plus que la belle semble enfantine aussi bien qu'infantile. L'initiation risque donc d'être interprétée – dans l'optique moderne – comme séduction d'une mineure, débutant sous les auspices d'un attentat à la pudeur.

L'inégalité des rapports est donnée non seulement par le fait que l'homme est plus expérimenté que la femme ; elle correspond également à ce renforcement d'autorité donné par l'idéologie dominante sur la légitimité de deux formes de

¹⁸⁰ Voir les *Notes et variantes du IV^e volume*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., p. 327.

¹⁸¹ *Loc. cit.*

¹⁸² « Les athlètes appellent cet état de grâce la « zone » – c'est le moment où l'excellence ne demande plus d'effort, où les spectateurs et les concurrents s'effacent dans le bonheur de l'instant [...] c'est le pur plaisir de l'acte qui les motive. [...] Dans l'état de fluidité, l'individu ne pense plus à lui-même [...]. L'individu fluide est si absorbé par ce qu'il fait qu'il perd entièrement conscience de lui-même et oublie les petits tracas de la vie quotidienne », Daniel Goleman, *L'Intelligence émotionnelle. Comment transformer ses émotions en intelligence*, tome I, op. cit., p. 121-122.

désir. Ainsi, il est recommandable de désirer une belle jeune fille, demandée en mariage par des hommes de toutes les classes ; en revanche, il est déconseillé de désirer un mode de locomotion réservé aux oiseaux.

Faire plaisir à l'autre – en répondant, d'une façon ou autre, à ses attentes – est, de même, une visée plus valorisante que de s'offrir un plaisir à soi-même, sans aucun profit socialement partageable. L'homme a Nature de son côté, alors que la femme tend à une démarche que le narrateur qualifie comme étant « contre nature »¹⁸³.

Un véritable pari s'engage : est-ce Nature ou Contre-Nature qui l'emportera ? Le spectacle promet d'être émotionnellement électrisant, puisqu'il est réservé à un public voyeur, qui a le privilège de franchir le seuil de cette chambre fermée.

Les champions des deux nobles causes – fécondité corporelle et pureté spirituelle – semblent d'abord s'entendre sur l'essentiel et collaborer de près dans la gestion du territoire, à tel point que l'on pourrait se demander, à ce moment du récit, qui est le propriétaire de la chambre. Le partage des biens et des buts est signalé par deux verbes au pluriel, placés stratégiquement à la rime : « Atant en une chambre *entrerent*, / Et l'uis seur eus mout bien *fremèrent* »¹⁸⁴. Seulement, le suspense est vite suspendu : la pucelle n'oppose aucune résistance, elle se laisse aussitôt réduire au statut d'objet par « li clers » qui « en .I. lit la coucha, / Plus de .XXX. foiz la baisa »¹⁸⁵. S'il n'y a pas de violation territoriale, il y a tout de même une forme de violence, qui consiste à mettre l'autre à l'horizontale / diagonale et à lui infliger des cours d'aéronautique appliquée, en faisant valoir son statut d'initiateur en architectonique... aviaire.

Or, traiter l'autre en appareil de vol conduit au viol. « Se volez voler »¹⁸⁶, dit l'homme, il faut croire ceci. Un credo¹⁸⁷ est exigé, et il aboutit à un pacte de confiance unilatéral : « Je creant bien cestes parole », répond la pucelle, « et si le croi »¹⁸⁸. Mais cette adhésion pressée ne suppose pas d'engagement lucide, car ce

¹⁸³ *De la pucelle qui voloît voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 94, p. 211.

¹⁸⁴ *Ibid.*, v. 31-32, p. 209.

¹⁸⁵ *Ibid.*, v. 33-34, p. 209. L'édition Noomen-Boogaard suit de près cette version, qui est commune aux deux manuscrits de base.

¹⁸⁶ *De la pucelle qui voloît voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 18, p. 208.

¹⁸⁷ Ce credo n'est pas représenté dans l'édition Noomen-Boogaard, où le verbe *croire* est remplacé par *otroier*. L'entente est scellée dans les deux cas, mais, dans la version du manuscrit de Berne, elle n'est plus une question d'adhésion croyante et de persuasion aboutie. Nous préférons suivre, sur ce point encore, le texte de l'édition Montaiglon-Raynaud (et le manuscrit français 1593 de la Bibliothèque Nationale).

¹⁸⁸ *De la pucelle qui voloît voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 22-23, p. 209.

sont des arguments traîtreusement esthétiques qui jouent, aux dépens d'une collaboration rationnellement fondée : « Se vos comandez encor hui, / Vos quit je fere *plus biau* bec / Et *mieus assis* que nule espec » ; « *Plus bele* queue vos ferai / Que nus paons »¹⁸⁹. La demoiselle, déjà belle, désire donc non seulement un nouveau champ d'expérience (*lasus*), mais aussi une beauté autre, phallique (comme le suggère l'*espec* / épieu), lourdement animale (comme le suppose la présence peu aérodynamique du paon). Le lecteur se prépare à assister à une scène de chirurgie esthétique : le vol devient une implantation de compléments de beauté.

Pour que l'opération soit crédible, cependant, l'excès est présenté comme une forme de nécessité, et les trente baisers sont ramenés à une procédure standard, censée exorciser les craintes d'un contact viril et pressant. « Fet on donc bec en tel maniere ? / Oïl »¹⁹⁰. Ainsi, la jeune femme apprend que le bec ne pousse pas immédiatement, mais exige des efforts patients et itératifs, efficaces seulement dans la mesure où ils semblent superflus. La *maniere* transforme la manipulation d'un corps sur un lit de fortune en un émotif positif. Il faut subir des attentions focalisées sur des organes précis afin de voir ces organes s'accorder à la musique des hauteurs. Subir, c'est espérer ; souffrir une invasion, c'est pressentir une évaison. De l'étroit au large, il n'y a qu'un pas ; et ce pas s'accomplit au lit, en position dominant-dominée.

Pour commencer, l'émotif masculin vise donc l'apaisement et se borne à ce *oïl* monosyllabique. Son succès (ou *bonheur*, s'agissant d'un acte de langage) dépend, justement, du laconisme et de l'assurance qui le sous-tendent. Il est virilement crédible de *faire* – le bec ou la queue – plutôt que de *parler*, après le premier moment d'excès nécessaire et publicitaire. Et il est féminin de s'inquiéter, de temps en temps, et de relancer, pour vaincre la crainte, l'entretien.

Sans entrer dans les détails techniques, le chirurgien commence donc son implantation prophétiquement, autoritairement, comme s'il enfonçait vraiment un clou dans un *engin* prévu pour le vol : « tornez vos par darriere, / Car la queue vos en ferai. »¹⁹¹. Tout s'enchaîne logiquement, didactiquement. Le narrateur ne parle ni de l'érection, ni de la préparation émotionnelle de l'homme, comme s'il était naturel pour un initiateur au sexe-vol de s'exciter promptement, quel que soit le degré de disponibilité de son élève.

Quant à la demoiselle, elle exprime son consentement au futur, avec une application digne d'Héloïse : « je ferai / Tot ce que vos m'enseignerez »¹⁹². L'échange a la vertu d'uniformiser en quelque sorte les idiomes féminin et masculin, en les ramenant au dénominateur commun du *faire* au futur. Chacun s'engage à suivre l'autre : le clerc, le commandement de la pucelle, la pucelle, l'enseignement du clerc. La possibilité du viol est – formellement, du moins – exclue par ces accordailles explicites.

¹⁸⁹ *Ibid.*, v. 26-30, p. 209.

¹⁹⁰ *Ibid.*, v. 37-38, p. 209.

¹⁹¹ *Ibid.*, v. 38-39, p. 209. Tous les manuscrits sont d'accord sur la nécessité de cette position.

¹⁹² *Ibid.*, v. 40-41, p. 209.

Qui plus est, la jeune élève défie son professeur, en lui rappelant qu'elle attend de sa part une réussite totale, et immédiate : « Mès gardez que vos ne foulliez »¹⁹³. Dès qu'elle « se met a recoillons »¹⁹⁴ ou « a est(o)upons »¹⁹⁵, promptement et désirablement, ce courage devant l'inconnu côtoie l'insolence. Impudique, pressée, elle adopte un ton impératif, avant même que l'opération (trans-)sexuelle ne commence. Elle veut une queue pour elle-même, pour devenir oiseau, et elle ne s'étonne pas le moins du monde que l'homme ait cette semence du vol, malgré son apparence plutôt anthropique.

L'évidence phantasmatique est là ; cependant, il est impossible d'établir si l'héroïne voit ou non l'attribut distinctif de l'être-oiseau, si elle désire la greffe en tant que queue ou en tant que pénis. Il est clair que son rejet répété des hommes ne la dispose pas, en principe, à accueillir l'altérité virile en tant que telle. Une chose est sûre : faillir, c'est rompre le pacte de réussite aéronautique, et tromper la confiance de la jeune aspirante au vol.

Lorsque l'homme « li embat jusqu'as coillons / Le vit ou con sanz contredit »¹⁹⁶, l'opération est apparemment dépourvue de toute émotion parasite, comme si les corps seuls étaient concernés. Le narrateur souligne d'emblée le succès de cette jonction réifiante, comme pour exorciser deux angoisses latentes : l'impuissance (*li embat jusqu'as coillons / Le vit ou con*) et le viol (*sanz contredit*). Selon ses normes de virilité, l'homme est donc « à la hauteur »... ou à la profondeur.

Et la femme ?

On ne saurait trop le dire : en termes médiévaux, elle peut être considérée comme la victime – ou bénéficiaire ! – d'un serment en blanc, puisqu'elle ne sait pas, au début, à quoi elle s'engage. Or, le serment en blanc n'est pas uniquement un motif fictionnel : il est mentionné, par exemple, dans un écrit aussi scrupuleux que la chronique diariste *De multro, traditione et occisione gloriosi Karoli, comitis Flandriarum* de Galbert de Bruges, où ce narrème intervient pour innocenter un jeune homme de l'entourage de Charles, associé, malgré lui, aux traîtres qui lui ont fait prendre un engagement dont il ne connaît pas les termes à l'avance. Dans le

¹⁹³ *Ibid.*, v. 42, p. 209.

¹⁹⁴ *Ibid.*, v. 43, p. 209.

¹⁹⁵ C'est ainsi qu'on décrit le positionnement de la demoiselle dans l'édition Noomen-Boogaard, qui est, sur ce point, fidèle à deux des trois manuscrits considérés ; voir *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., v. 47, p. 169. L'expression « a est(o)upons » traduit tout simplement l'accroupissement, sans connotation paillarde adaptée à la circonstance ; voir Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, tome III, Vaduz, Kraus Reprint, 1965 [1884], p. 630.

¹⁹⁶ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 44-45, p. 209. En traduction, « il lui enfonce jusqu'aux couilles le vit dans le con », voir Jacques Lemaire, *Auteurs français du Moyen Âge. Les fabliaux français du Moyen Âge. Thèmes et textes (traduits)*, cours, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 2005, p. 23.